

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
60, rue du XXI^e Décembre - Genève
Téléphone 14106

Paraissant tous les Lundis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. —

La Victoire du Vardar

L'avance victorieuse des troupes alliées sur le front serbe est un nouveau coup à la puissance germanique, non moins vigoureux que celui porté en Picardie par les armées de Foch. Les divisions serbes surmontant des difficultés formidables de terrain et brisant, dans un élan impétueux la résistance des Germano-Bulgares, sont en train de reprendre, jour et nuit, avec l'appui fraternel des Français, des Anglais, des Italiens et des Grecs, le sol sacré de leur patrie. Ce qui rend la victoire serbe encore plus importante, c'est le concours efficace des milliers de volontaires serbo-croates et slovènes d'Autriche-Hongrie, réunis dans une division yougoslave particulière et qui a fait déjà ses preuves à Dobroudja. Elle vient d'ajouter, par ses exploits actuels, de nouveaux lauriers à sa vaillance et à son héroïsme. La solidarité yougoslave s'est ainsi manifestée encore une fois sous la forme la plus concrète et la plus réelle. Un peuple qui verse son sang pour la patrie, possède par ce fait même le meilleur titre à la liberté et à l'indépendance. Au moment où le ministre-président de Serbie conversait à Paris au sujet de la solution concrète de l'union nationale des Serbo-Croates et Slovènes, les victoires dans le sud de la Serbie sont venues bien à propos pour indiquer le seul chemin possible de la véritable indépendance yougoslave. Cette indépendance est en train de se faire avec la Serbie et autour de la Serbie, sur la base de la déclaration de Corfou.

Nous avons entendu tout récemment les déclarations catégoriques du sénateur Lodge et de l'ancien président Roosevelt sur la nécessité absolue de l'affranchissement des peuples d'Autriche-Hongrie et la constitution des États nationaux tchèque, polonais et yougoslave. Par une coïncidence fâcheuse la question de la Serbie y est traitée séparément, ce qui peut produire des équivoques et des incertitudes. Il est pourtant à remarquer que le problème yougoslave est essentiellement le problème de la Serbie et qu'aucun homme raisonnable ne pourrait songer un seul instant à séparer la Serbie des millions de Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie. C'est la Monarchie des Habsbourg qui cherche par un camouflage de la question yougoslave, à donner une solution quelque peu acceptable à ce problème vital des Balkans et de l'Europe centrale, mais les Alliés ne tomberont pas dans l'erreur funeste de considérer notre question nationale d'un point de vue autre que celui anti-autrichien, et c'est à dire le point de vue serbe. Pour couper court à toutes les équivoques, il est bien temps que les Alliés s'expriment sur la déclaration de Corfou et qu'ils précisent dans des termes aussi clairs que possible que l'indépendance des Serbo-Croates et Slovènes sera réalisée dans un État serbo-croate-slovène, érigé sur les principes établis par la déclaration de Corfou et placé en dehors de toute combinaison, quelque fédéraliste qu'elle soit, de l'Autriche-Hongrie.

Et ce n'est pas tout. Les Alliés ne doivent plus hésiter dans la question d'envoi des troupes yougoslaves en Serbie. L'Amérique et l'Italie doivent profiter de l'expérience faite ces jours-ci en Serbie du sud et diriger le plus tôt possible tous les Serbo-Croates et Slovènes disponibles sur le front serbe, parce que c'est le chemin le plus sûr et le plus efficace pour frapper nos ennemis les plus puissants et les plus dangereux, les Austro-Magyars. C'est par la Serbie que passe la route vers la Yougoslavie.

La victoire de Vardar est le symbole de l'union yougoslave. Le châtimeur des Bulgares est en bonne voie, et les héros serbes, si pressés de délivrer la patrie, sont salués dans le monde entier avec une admiration et un respect inexprimables. Mais tout en frappant le complice comme il l'a mérité, il ne faut pas oublier

l'ennemi principal, celui qui tient sous sa botte le gros de notre nation. La débâcle bulgare n'est que le prélude du dénouement favorable de notre question nationale. L. M.

P. S. — Les grandes victoires serbes, précurseurs de la renaissance glorieuse d'un peuple héroïque, ont remplis d'une joie sincère tous les amis de la Serbie. Les félicitations et les témoignages de sympathie que nous recevons journellement sont si nombreux et si émouvants, que nous pouvons difficilement trouver les paroles pour remercier tous ces amis chers et dévoués, dont l'amitié nous était, aux jours sombres des années précédentes, un encouragement précieux. Notre foi dans la justice a trouvé chez eux le plus vif appui moral, et l'annonce de la libération progressive de notre patrie est en même temps une récompense méritée de leur confiance dans la justesse de notre cause. Ce n'est pas seulement la force qui a vaincu les Bulgaro-Allemands, mais plutôt et surtout cette justice imminente dans laquelle tous les Serbes ont toujours cru et qui règne malgré tout, dans le monde. A tous nos amis alliés et neutres nous exprimons au nom de ces guerriers légendaires du Vardar, notre reconnaissance profonde et éternelle. L. M.

Un Louvain bulgare

Le 19 août 1914, écrit M. Etienne Lamy, dans la « Revue des Deux Mondes » du 1^{er} septembre, les Allemands étaient entrés sans résistance à Louvain. Dans la lutte où elle engageait pour le droit sa richesse, sa population, son existence même, la Belgique ne croyait pas risquer son Université. Le 25 août, le feu était mis, par les Allemands, à la bibliothèque; l'incendie détruisit 250.000 volumes, 920 manuscrits, écrasa sous ce poids de feu l'Université elle-même et anéantit en trois jours ce que cinq siècles de croyance et de savoir avaient élevé.

La bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée par l'ordre d'Omar. Celle de Louvain par l'ordre d'un... Allemand. Les Bulgares — par l'ordre de qui? on ne sait pas — ont fait encore mieux. Ils ont détruit tous les livres serbes, tous, sans exception. On a recueilli les bibliothèques publiques et privées, on a organisé la saisie dans les coins les plus éloignés et l'on a transformé ces documents de la vie intellectuelle serbe en pâte à papier! Nous avons souvent parlé des méfaits bulgares dans la Serbie occupée, et beaucoup de nos lecteurs se demandaient si nos informations étaient exactes et si nous n'exagérons pas. Or, nous avons toujours mentionné les sources de nos nouvelles et ces sources étaient presque régulièrement la presse bulgare et les décrets officiels bulgares. Ainsi, pour la destruction des livres serbes, nous possédons maintenant un document officiel. Le gouvernement militaire de la Serbie occupée par les Bulgares a publié, en effet, dans l'« Echo de Bulgarie » des 20 et 21 août, une note officielle contenant un aveu formel et plus que cynique des faits dénoncés. Voici ce que le gouvernement militaire bulgare dit textuellement à ce sujet:

« Quant aux accusations que tous les livres serbes seraient anéantis et toute la littérature serbe aurait disparu, nous avons à dire ceci: Les livres serbes écrits en langue serbe de la Choumadia, ont été saisis et utilisés dans les fabriques de papier. Le papier fabriqué de la sorte est employé pour l'impression de livres bulgares. On ne pouvait imaginer un meilleur emploi des ouvrages serbes... »

Parlant de la destruction des livres à Louvain, M. Lamy écrit: « Détruire ces témoignages c'est révoquer le don des morts, appauvrir le patrimoine des vivants, prendre à ceux qui ne sont pas encore. Ce vol de ce qui appartient au passé, à l'avenir, par ceux à qui appartient seulement les heures et les choses passagères, est comme un viol de tombe, une profanation et un sacrilège. C'est pour cela que le crime d'Omar reste maudit. Les siècles écoulés en ont grandi la honte à mesure que la guerre allait se civilisant. Brûler les bibliothèques, détruire les œuvres d'art étaient les scélératesses stupides que les combattants ne se reconnaissaient plus le droit d'illiger au genre humain. L'Allemagne seule a rompu les âges pour trouver son exemple dans l'Islam. »

Quant aux Bulgares, le souvenir d'Omar leur était beaucoup plus proche, c'est pourquoi ils y avaient mis plus de zèle et plus de système.

R.

Un succès "kolossal" !

— A propos de la note de M. Burian —

Les journaux autrichiens ne cachent pas leur dépit de voir les alliés repousser la note du baron Burian sans même lui faire l'honneur de l'examiner. La presse de Vienne reproche amèrement à M. Clemenceau la hâte qu'il mit à renvoyer la note en y ajoutant pour toute réponse un numéro du « Journal officiel » contenant son dernier discours prononcé au Sénat.

« La Nouvelle Presse libre » de Vienne ajoute que c'est là une façon déconcertante contraire à tous les usages et à toutes les règles observées jusqu'ici par les chancelleries. Pourtant la hâte de M. Clemenceau n'a rien qui surprenne. En pleine guerre, M. Clemenceau commettrait un crime envers sa patrie s'il s'amusait à lire la quatre-vingt-dixième note qui lui vient de la part des Impériaux, et dont la teneur n'est pas plus sincère que les précédentes. Le comte Burian l'a reconnu du reste lui-même dans sa conversation avec M. Th. Wolff du « Berliner Tageblatt ». La dernière note autrichienne respire la même mauvaise foi que celle qui fut remise au gouvernement serbe le 23 juillet 1914 ou bien celle remise au gouvernement français quelques jours plus tard où il fut question des avions français surcolant Nuremberg.

A propos de la note du gouvernement austro-hongrois qui fut la cause directe de la guerre actuelle, il serait bon de rappeler aux lecteurs l'empressement que montra alors le Ministre d'Autriche-Hongrie, le Baron Giesl de Gieslingen à quitter Belgrade après la remise de la note en question. En costume de voyage, ses malles faites, il attendait impatiemment la réponse du gouvernement serbe pour la com-

parer avec la teneur de l'ultimatum autrichien, afin de s'assurer si toutes les exigences avaient été acceptées. Aussitôt qu'il s'aperçut que ce n'était pas le cas, il prit le train une demi-heure plus tard et partit sans tourner la tête et sans vouloir discuter avec le gouvernement serbe.

Voici maintenant que la note dernière du comte Burian ne trouve pas plus de grâce auprès des gouvernements alliés que ne le trouvaient autrefois la réponse du gouvernement serbe auprès du gouvernement autrichien. M. Clemenceau au lieu de lire la note partit pour le front en renvoyant le chiffon de papier autrichien à son auteur. Quant à M. Wilson, pour toute réponse il déclara que même dans le cas où le gouvernement autrichien aurait accepté les quatorze points de son message, les États-Unis ne consentiraient pas à causer avec lui n'ayant aucune confiance dans la parole du gouvernement autrichien.

Comme nous sommes loin du temps où l'empereur de toutes les Russies suppliait Guillaume II d'intervenir auprès de son allié afin de la décider à accepter l'arbitrage proposé par la Serbie! Comme nous sommes loin aussi du temps où à Berlin et à Vienne on ne craignait qu'une chose: Voir la Serbie accepter en bloc l'ultimatum autrichien, ce qui aurait été aux Austro-Allemands tout prétexte pour accomplir leur agression préméditée.

Les temps sont bien changés, il n'y a que la mauçaise foi austro-allemande qui ne change pas.

M. D. M.

La Bulgarie et la confédération balkanique

Notre ami et collaborateur, M. Marincovitch, a adressé au « Journal de Genève » la lettre suivante que la rédaction a publiée dans le numéro du 28 septembre :

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de répondre à l'article d'un Bulgare, intitulé: « La Paix dans les Balkans », signé A. Davidoff et publié dans le « Journal de Genève » du 20 septembre.

L'auteur, personnage d'ailleurs inconnu dans le monde politique bulgare et n'ayant jusqu'ici nulle part exposé ses opinions, prétend faire aux lecteurs du « Journal de Genève » un cours d'histoire balkanique où en intervertissant habilement les faits il essaie de représenter la Bulgarie comme une victime de la politique du roi Ferdinand et des Puissances Centrales.

Ainsi, il espère arriver à faire oublier les véritables victimes de cette politique, de laquelle le peuple bulgare ne reste pas moins responsable. Il conclut en suggérant aux peuples serbe, grec, roumain et albanais l'idée d'une Confédération Balkanique dont la Bulgarie ferait également partie.

Belle idée, mais d'un âge respectable! Elle existait en fait chez les peuples balkaniques avant même que la Bulgarie eût été créée par la Russie. Il y a juste cinquante ans (1868) que les peuples balkaniques, Bulgares compris, envisagèrent dans un pacte la formation d'une Confédération Balkanique avec la Serbie en tête. La mort brusque du prince Michel de Serbie, en 1868, ajourna la réalisation de ce projet (1).

Dans cette ligue, la Serbie ne s'était réservée qu'une hégémonie purement morale, n'ayant d'autre ambition que de libérer tous les peuples balkaniques du joug ottoman.

Ce fut l'erreur de la politique impérialiste de la Russie, qui enfanta le traité mort-né de San Stefano, néfaste à l'œuvre d'une Confédération Balkanique. Ce traité qui ne reçut jamais de sanction, en créant le projet d'une « grande Bulgarie » pour servir d'avant-garde à l'impérialisme russe, fit naître chez les Bulgares des ambitions

démésurées en suggérant l'idée d'une hégémonie bulgare dans les Balkans. Aussi ce traité les brouilla-t-il avec tous leurs voisins, puisqu'il attribuait à la Bulgarie la Dobroudja roumaine, la Serbie orientale, la Macédoine serbe et grecque et la Roumélie orientale où prédominait l'élément turc et grec. Le Congrès de Berlin fit échouer ces projets impérialistes de la Russie créant une Bulgarie plus conforme aux réalités ethniques. Mais depuis le traité de San Stefano et la création de l'État bulgare, l'idée de la Confédération Balkanique fut abandonnée pendant une période de quarante ans. Les Bulgares poursuivant toujours le rêve chimérique de San Stefano, s'y opposèrent constamment. Aujourd'hui même M. Davidoff proposant la formation d'une Confédération Balkanique, caresse encore le rêve de San Stefano, qu'il espère voir un jour se réaliser. Ce rêve il voudrait le voir aboutir cette fois sous une autre forme et c'est pourquoi il se garde bien de préciser le caractère et la forme de la future Confédération. Or les peuples balkaniques ne seront plus dupes des Bulgares, les quarante dernières années leur ayant appris à bien les connaître.

Après avoir trois fois trahi la solidarité balkanique, les Bulgares voudront maintenant s'en servir pour leurs fins. M. Davidoff prétend rejeter la responsabilité de la faute commise en 1913 sur le roi Ferdinand. Or, il n'y a pas que l'année 1913 qui crée l'abîme entre les Serbes et les Bulgares, il y eut avant l'an 1908, où la Bulgarie réalisa son indépendance de connivence avec l'Autriche, qui s'empara alors de la Bosnie et de l'Herzégovine. Il y eut aussi 1915 et surtout tous les crimes commis depuis dans les pays envahis. Ce sont surtout ces derniers qui font un devoir impérieux aux peuples balkaniques d'exiger avant tout arrangement politique que justice soit rendue contre les coupables. Après un duel on se réconcilie avec l'adversaire et on lui tend la main, après le crime c'est impossible. Ce n'est pas la vengeance qu'on réclame, c'est la justice.

M. D. MARINCOVITCH

(1) Voir « L'Europe et la Jeune Turquie », de René Pinon, Paris, 1911.

M. Wendel et le problème yougoslave

La revue berlinoise « Die Neue Rundschau » du mois d'août 1918, publie une étude de M. Hermann Wendel, sur le problème yougoslave. De même que dans ses articles antérieurs sur la question macédonienne, articles que nous avons publiés en leur temps, dans cette étude M. Wendel expose des conceptions différentes de celles de la plupart des Allemands et des Autrichiens qui ont étudié ce problème. M. Wendel plaide en faveur d'une solution intégrale de la question yougoslave. D'ailleurs, il convient de mentionner que cette étude témoigne d'une évolution heureuse dans les conceptions de M. Wendel. Il y a déjà un an, M. Wendel, tout en reconnaissant aux Yougoslaves le droit de s'unir, écrivait qu'il ne saurait y avoir pour les questions politiques de solution idéale, mais qu'il convenait de résoudre celles-ci d'après un compromis : c'est pourquoi, il proposait aux Yougoslaves, ou plutôt aux Serbes, de se contenter d'une solution partielle. Aujourd'hui, M. Wendel parle d'un peuple qui serait capable de se maintenir avec, sans ou contre l'Allemagne. Il va même plus loin et parle d'un peuple s'étendant de l'Adriatique jusqu'à la mer Noire.

Nous reproduisons ici les passages principaux de son article, qui pêche uniquement par un excès d'optimisme au sujet des Bulgares et de leur prétendue communauté de race et de culture avec les Serbes.

« En tant que seul Etat slave plus ou moins indépendant de la péninsule, la principauté de Serbie constituait un point de cristallisation tout indiqué pour les autres Slaves balkaniques. Les Serbes n'étaient pas les seuls à considérer ceci comme un axiome et ce n'est pas uniquement dans les manifestations littéraires de l'Omladina que cette pensée se trouve exprimée au moment même où l'Italie et l'Allemagne accomplissaient leur unification. De même que l'illyrisme rappelait les fêtes des étudiants de la Wartburg, de même l'Omladina n'a pas que le nom de commun avec la Jeune Allemagne dont elle ne pouvait ni ne voulait renier l'influence. Dans l'Omladina bouillonnait tout le désir d'avenir de la jeunesse universitaire serbe et un nationalisme dévoué vivait dans leurs portefeuilles — soit que ceux-ci penchassent au point de vue de la politique intérieure vers un idéalisme modéré sur le modèle des Etats occidentaux ou qu'ils préférassent un socialisme agraire comme en Russie; le groupement de tous les Serbes et plus tard de tous les Yougoslaves était le mot d'ordre et c'est alors qu'apparaît pour la première fois à la surface, la conception enivrante de la mission de la Serbie de devenir le Piémont du Yougoslavisme. Mais la Serbie telle qu'elle était ne plaisait nullement aux têtes radicales de ce mouvement. Il est vrai qu'après la libération de ce pays la transition de l'économie naturelle à l'économie monétaire et de la forme patriarcale de la propriété à la forme individuelle avait fait des progrès; la zadruga se dissolvait, le commerce gagnait du terrain, une population urbaine s'accroissait, mais ce n'est cependant qu'avec l'introduction du Code civil en 1844, l'année même de l'édition en serbe de Werther, que la transformation s'accéléra. Toutefois, malgré le sentiment profondément démocratique du peuple, la Serbie n'était encore qu'une communauté étatique à moitié turque et tout à fait despotique, cela, en grande partie, sous l'influence des frères de race venus de Hongrie qui encombraient tous les postes importants et qui avaient apporté avec eux le caporalisme impérial et royal de leur pays d'origine. C'est pourquoi dans l'Omladina, les uns plaçaient toutes leurs espérances romantiques dans le prince de la Crna Gora, bien que le Monténégro soit trop petit et trop peu développé pour pouvoir mener à bien la tâche d'unir tous les Yougoslaves; les autres, tels Svelozar Markovic, qui devait devenir le père du radicalisme et du socialisme serbe, rêvaient d'une république fédérative des Balkans.

Des plans et des projets analogues fermentaient dans la tête des Bulgares. C'est avec raison que, dans cette lutte de libération, les Bulgares comptaient sur l'aide de leurs frères serbes. De part et d'autre, les éléments éclairés ne faisaient presque pas de différence entre Bulgares et Serbes; en 1862, Rakovszky fonda à Belgrade, en vue d'une guerre éventuelle une légion bulgare qui devait combattre aux côtés des Serbes contre la Turquie. En 1867, le comité révolutionnaire bulgare de Bucarest proposait la réunion des Serbes et des Bulgares sous le sceptre des Obrenovic, de son côté Ljuben Karaveloff publiait en langue serbe des articles dans les périodiques de l'Omladina soutenant l'idée de l'étroite parenté des deux peuples et exprimait une conception couramment répandue parmi ses compatriotes qu'à Belgrade seulement pouvait sonner pour les Slaves balkaniques l'heure de la libération.

Malgré cela et contrairement au bon sens

historique, le grand empire yougoslave qui aurait dû s'étendre de Bihatz jusqu'à Varna (1), resta un rêve et, à la place de celui-ci, une crevasse devait très vite séparer les Bulgares et les Serbes, car les Slaves balkaniques étaient beaucoup trop faibles pour pouvoir se libérer sans l'aide des grandes puissances et celles-ci étaient trop avides pour rendre ce service sans demander aux libérés de larges indemnités. Un tragique historique profondément émouvant fit que les Slaves des Balkans ne renversèrent le joug turc que pour devenir, au sens politique, les raïas des grands Etats européens et être à partir de ce jour non pas les acteurs, mais les victimes des objets de leur propre histoire. La convention de Reichstadt non seulement plaça une barrière de fer contre le développement du Yougoslavisme vers l'unité nationale par suite de l'acquiescement russe à l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, mais couronna encore le principe néfaste qui établissait que de par les lois divines et humaines, le Balkan oriental appartenait à la sphère d'influence russe et le Balkan occidental à la sphère d'influence autrichienne. La politique des grandes puissances à l'égard des Balkans se dévoila alors comme une politique coloniale avec quelque chose de plus qu'une tendance à la conquête. Il est vrai que le congrès de Berlin ne trouva aucun plaisir à voir la Russie saturée par le traité de San Stephano et retenta pour le lieutenant bulgare du tsarisme un petit habit plus modeste. Toutefois, ce congrès, sans se soucier des nécessités vitales des peuples méprisés, scella le partage des Balkans en zone d'influence. C'est ainsi que jusqu'à la fin de sa vie Bismarck ne vit dans la Bulgarie qu'une dépendance naturelle de la Russie et dans la Serbie uniquement une vassale de l'Autriche.

Naturellement, les Bulgares et les Serbes, ennuyés par cette tutelle gênante, ne donnèrent pas toujours à leurs patrons de Pétergrad et de Vienne une joie sans mélange. Mais les Balkans qui, au temps des Turcs, constituaient encore une unité se trouvèrent démantelés en de petits Etats économiquement malheureux et presque incapables de vivre au point de vue politique; chacun de ces Etats désirait avec d'autant plus de force étendre ses frontières que des centaines de mille de leurs co-nationaux se trouvaient encore livrés à la souveraineté ottomane; le rêve de chacun de ces Etats de réaliser une grande Bulgarie, une grande Serbie et une grande Grèce ne pouvait s'accomplir qu'aux dépens des voisins, car la péninsule avait suffisamment de place pour des tribus vivant les unes à côté des autres en bon accord, mais pas assez pour des peuples avides de puissance et en guerre les uns contre les autres. Telle était la situation que l'association pour la conquête des terres des grandes puissances, connue sous le nom d'Europe, réclamait, désirait et utilisait pour se mettre à l'aise au détriment des petits Etats. Chaque jour se développa davantage dans les Etats balkaniques la conviction qu'au point de vue économique comme au point de vue politique, un groupement étroit consistait pour eux tous une condition absolue de vie. Les politiciens et les économistes, non seulement socialistes mais aussi bourgeois, prêchaient sans cesse en faveur d'une union balkanique avec un front tourné tout d'abord contre la Russie et contre l'Autriche-Hongrie, ensuite seulement contre la Turquie. Contre cette conception et son exécution intervint toujours le jeu d'intérêts d'une grande puissance intéressée. C'est grâce à cette politique d'immixtion européenne qu'en 1885 les Serbes et les Bulgares en vinrent aux mains dans une guerre fratricide malheureuse, c'est à cette politique qu'est due l'échec en 1905 de l'union douanière serbo-bulgare. C'est grâce à elle qu'en 1913 une nouvelle haine fraternelle vint dissiper les fruits d'un chapitre décisif de la révolution bourgeoise du yougoslavisme: la libération de la Macédoine du féodalisme par l'union balkanique enfin réalisée. La guerre mondiale a porté à son apogée le sort tragique des Yougoslaves; leur rôle fait penser au sort des Allemands de l'époque napoléonienne, lorsque ceux-ci, dans les combats puissants engagés pour le marché mondial entre l'Angleterre et la France, se trouvaient séparés en deux camps et laissaient couler de part et d'autre leur sang pour des buts étrangers.

Malgré tout, la possibilité d'un rapprochement et d'une union future entre Bulgares et Serbes n'apparaît pas comme une idée chimérique à celui qui sait au milieu de quel enthousiasme se déroulèrent à Belgrade, au cours des séances yougoslaves, les scènes de fraternisation entre étudiants bulgares et serbes, et qui connaît la joie avec laquelle on salua en 1912 à Sofia,

(1) Les frontières de l'Empire Ottoman.

malgré les concessions faites dans la question de Macédoine, l'alliance avec le peuple voisin. Lorsque se sera dissipé le brouillard des phrases excitatrices, qui a remplacé dans le siècle de la poudre sans fumée la vapeur des combats et qui s'étend sur toute l'Europe, l'opinion qu'aucune question vitale importante ne les sépare et que leurs dissensions ne profitent qu'à un tiers finira par s'imposer aux Bulgares et aux Serbes et leur rendra conscience de leur communauté de race et de culture.

La possibilité d'une proche réconciliation entre Croates et Serbes suscitait aussi jadis les rires de quiconque avait observé les querelles acharnées et passionnées qui existaient il y a encore peu de temps entre les frères brouillés. Cependant, aujourd'hui, le rapprochement s'est effectué et est presque devenu une fusion. Si méprisée et si faussée qu'il pu être l'idée nationale, il n'en est pas moins vrai que toute nouvelle école, toute nouvelle fabrique et toute nouvelle caserne lui amène, en même temps qu'une transformation sociale, qui en Bosnie va jusqu'à jeter les femmes musulmanes dans les bras du socialisme, des adhérents dans les régions les plus éloignées du pays. Ce développement économique confirme la fière parole de Ludevit Gaj: « A partir d'aujourd'hui chaque enfant qui naîtra sera pour mon idée ». Lorsque la Croatie, après le régime arbitraire de vingt ans du comte Khuen Hedervary, souleva le couvercle de son cercueil politique, apparut à la lumière du jour une génération qui avait empreint dans le sang l'idée de la fraternité et de la communauté de lutte des Serbo-Croates. Avec la coalition serbo-croate qui, sous l'influence de cette génération, apparut au Parlement de Zagreb dans l'hiver 1905, commence un chapitre de l'histoire des Yougoslaves, tant Transleithans que Cisleithans; car les Slovènes ne pouvaient se refuser à marcher eux aussi derrière l'étendard de la pensée d'unification. Depuis 1906, la « Slovenska Matica » publie des ouvrages en serbo-croate, de même que la « Hrvatska Matica » édite aussi des livres en langue slovène, et, depuis peu de temps, paraît dans la capitale croate, à côté d'une bonne revue littéraire qui publie des articles écrits dans les deux langues, un journal politique analogue qui porte le nom programmatique: « Glas Slovenaca, Hrvata i Srba ». Déjà avant la guerre, un pont les reliait avec les Serbes vivant en dehors de la monarchie danubienne. L'opposition existant entre Zagreb et Belgrade, qui luttaient toutes les deux pour la gloire d'être le centre culturel du Yougoslavisme, disparut; à Zagreb, des poètes serbes furent reçus avec enthousiasme et dans la capitale serbe les peintres croates exposèrent avec succès.

Malgré l'état de siège, la pensée d'union continua victorieusement sa marche en avant. Avec Joseph Frank disparaît dans la tombe l'idée d'une grande Croatie, en tant que puissance prépondérante catholique du yougoslavisme et n'existe plus actuellement que comme un fantôme dans la tête de ceux qui ne peuvent se débarrasser des idées traditionnelles. De même, le particularisme slovène a perdu sa saveur et sa force; tout ce qui est viable et promet de l'avenir voit dans les Slovènes, Croates et Serbes un peuple unique sous trois noms différents, et combat pour la réunion de tous les Yougoslaves, de l'Isonzo jusqu'au Vardar. La démocratisation des masses par suite de la guerre mondiale et de la révolution russe, a enfoncé plus profondément que jamais les racines de la pensée d'union dans la conscience populaire. Comme fruits de ce développement, la déclaration faite par le club yougoslave au parlement le 30 mai 1917, réclamait la réunion de tous les pays de la monarchie austro-hongroise habités par les Slovènes, les Croates et les Serbes en un Etat indépendant, libre de toute immixtion de peuples étrangers, établi sur des bases démocratiques et placé sous le sceptre de la dynastie des Habsbourg ». Par contre, le chef des Yougoslaves austro-hongrois in partibus infidelium, Trumbic, réclamait au mois de juillet de la même année, d'accord avec Pasic, dans le pacte de Corfou la réunion de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie-Herzégovine, de la Croatie, Dalmatie et des parties slovènes d'Autriche en un royaume de Yougoslavie sous les Karadjordjevic, Habsbourg ou Karadjordjevic, la solution radicale et sans demi-mesures de la question yougoslave est un impératif catégorique de l'histoire et appartient aux conditions préliminaires d'une paix durable.

Entre l'Adriatique et la mer Noire vivent plus de 16 millions de Yougoslaves, soit un tiers de moins de ce que comptait il y a cent ans la surface de l'empire allemand d'aujourd'hui. Tous ce corps national tremble d'une force vitale contenue et d'un effort puissant tendu vers l'avenir. Le développement des prochains décennaires, garantis par la fécondité de ces territoires et par leur richesse en trésors du sol et en forces hydrauliques, aura pour effet d'attirer vers le sentiment de la communauté des tribus yougoslaves les parties qui s'y refuseraient encore. C'est pourquoi il n'est pas besoin d'être un pro-

phète pour prédire que, tôt ou tard, l'incohérence de l'histoire se transformera en raison, et les masses yougoslaves l'emporteront sur toutes les résistances intérieures et extérieures vers l'unité nationale et cela selon l'état des constellations politiques, avec, sans, ou contre nous.

« La Serbie » et l'unité nationale italienne

Un de mes amis italiens me rend attentif à l'omission regrettable d'un mot essentiel, dans mon article « Le congrès des nationalités opprimées » publié dans le numéro 16 de « La Serbie ». Citant la résolution votée à Campidoglio, à la place de « comme le parachèvement de l'unité nationale italienne est d'un intérêt vital pour la nation yougoslave », je n'ai dit que ceci : « comme l'unité nationale italienne est d'un intérêt vital pour la nation yougoslave ». Dans la transmission télégraphique j'avais abrégé le texte, mais tout le contenu de mon article ainsi que toute l'attitude de « La Serbie » bien avant le congrès de Campidoglio, démontrent suffisamment que nous considérons le parachèvement de l'unité nationale italienne comme aussi légitime que celle des Serbo-Croates et Slovènes. Mais pour ne pas faire naître des équivoques nous tenons à corriger l'erreur en tout cas involontaire et à exprimer à notre ami nos remerciements sincères pour nous avoir rendus attentifs à cette omission. L. M.

Bataille du Vardar

— Le résumé de la bataille —

La grande offensive sur le front macédonien a été déclenchée le 15 septembre dans le secteur entre Bahovo et Gradchnitsa, d'une étendue de 15 km., par les armées serbes et par deux divisions françaises. Elle a été précédée d'une forte préparation d'artillerie qui a duré une journée. Toutes les forces de ce secteur étaient sous le commandement du voïvode Michitch.

Le même jour, 15 septembre, le front a été percé par la deuxième armée serbe du voïvode Stepanovitch, entre le village de Bahovo et la montagne de Sokol. La brèche pratiquée par la deuxième armée serbe n'a pas tardé d'être élargie par la première armée serbe du général Pierre Boforitch.

Le lendemain de cette percée, 16 septembre, la presque totalité des forces serbes, en compagnie d'une division française, s'est mise à poursuivre énergiquement l'ennemi défilé sur ce secteur.

Après de très grands efforts, surmontant les difficultés énormes d'un terrain montagneux, la deuxième armée serbe a atteint le 21 septembre, le Vardar et a jeté de suite ses avant-gardes sur la rive gauche de ce fleuve. La première armée a franchi le 22 septembre la Tcherna et, d'un élan irrésistible, s'est emparée de la montagne de Drenska, en refoulant vigoureusement les troupes de couverture bulgares, ce qui a rendu la chute de Prilep imminente. Cette armée a continué son avance vers Vélès qui, suivant les dernières nouvelles, est entre nos mains.

Grâce à une abnégation sans exemple et à la solidarité des troupes françaises, ainsi qu'à l'effet terrifiant de l'artillerie lourde française qui a pris une part prépondérante dans la préparation d'artillerie pour la percée, le front de l'ennemi était percé dans le secteur qu'il considérait absolument hors de tout danger. Le terrain exceptionnellement favorable à la défense, fortifications élaborées depuis trois ans, ont été pris d'un seul élan, de façon que l'ennemi ne puisse encore comprendre sa débâcle et revenir à lui à la suite de ce coup foudroyant.

Pour se rendre compte de l'élan et de l'enthousiasme des divisions franco-serbes, il faut savoir que, outre la défaite infligée aux divisions bulgares, elles ont mis en déroute neuf régiments germano-bulgares qui ont accouru en hâte pour secourir les Bulgares en fuite.

Cette guerre de manœuvre, dès lors classique, est l'œuvre du commandant en chef de toutes les armées de Salonique, général Franchet d'Espérey et du commandant en chef de l'armée serbe, voïvode Michitch, dont la gloire est connue depuis les guerres précédentes.

Ce chef d'œuvre d'opération, qui peut être appelé avec raison la Bataille du Vardar, tire son origine des opérations heureuses qui se sont déroulées sur la rive droite de ce grand fleuve serbe et dont les conséquences se font sentir encore aujourd'hui.

On voit d'après les derniers communiqués que le moral des troupes bulgares a fléchi comme chez aucune autre armée et que l'ennemi, à la suite de sa débâcle, est rendu impropre de donner pour longtemps une résistance sérieuse et cela surtout quand on sait que notre manœuvre géniale a littéralement déchiré en plusieurs tronçons l'armée ennemie. Il est bien peu possible que l'ennemi pourra grouper ses forces dans l'Ovtché Polié pour y supporter le coup décisif.

La cavalerie serbe en particulier, mérite d'être mentionnée, car prenant une part très visible dans la poursuite ininterrompue de l'ennemi, elle s'est montrée digne de son passé.